

ravant,— il salua le visage d'un sourire tendre et triste, il pencha la tête et s'en alla.

Cette visite nocturne lui rappela que plus d'une fois en certaines nuits quand Geneviève avait voulu coucher seule, il était allé pareillement dire bonsoir à sa femme.

Ce seul souvenir le glaça.

Naturellement quand il fut endormi, ce ne fut plus l'ombre ensanglantée qui vint le visiter, ce fut la statue. La main de marbre s'avança lentement vers la sienne ; il la sentit toute glaciale ; elle voulait l'entraîner pendant que la bouche de marbre lui disait :

— Tu as peur de moi, viens donc causer dans le petit salon.

Parmi les esprits ardents et inquiets, en est-il beaucoup qui au réveil du rêve, vers minuit, se fussent levés pour aller causer avec une statue ?

XI

Les fantômes évanouis

Le matin, Parisis alla droit à la statue pour se familiariser avec ce marbre qui l'avait tant ému et tant effrayé.

Il se prit lui-même en pitié, il regarda avec calme cette belle figure de Geneviève, dont Monjoyeux avait fait un chef-d'œuvre. C'était bien son grand air, la fierté dans la douceur, la noblesse dans la grâce. Elle inclinait légèrement la tête comme sous le nuage de la rêverie. C'était bien l'opulente chevelure négligemment et voluptueusement répandue sur le cou, un cou héraldique s'il en fût ; c'était bien la main, c'était bien le pied. Parisis se

demandait comment Monjoyeux avait un œil si sûr, car il avait vu bien peu la duchesse ; il s'étonna surtout de la retrouver si vraie dans sa draperie. Monjoyeux, véritable sculpteur de l'école française, s'évertuait à faire de la chair avec du marbre, comme Coysevox, Allegrain et Clésinger, sans nul souci de la manière antique. La vraie école, n'est-ce pas faire descendre Galathée de son piédestal ?

Octave fit trois ou quatre fois le tour de la statue, de plus en plus séduit par le talent du sculpteur, de plus en plus charmé par cette image de Geneviève.

Il se moqua de ses terreurs enfantines, il jura que jamais ce marbre ne quitterait le petit salon. Il baisa la draperie en murmurant :

— Au lieu d'être l'effroi de la maison, Geneviève en sera le palladium ; elle me pardonnera d'aimer Violette, parce que les morts pardonnent aux vivants, parce que nous l'aimons tous les deux.

Octave partit pour Pernand, où il arriva fort gai.

— Je viens déjeuner avec vous, dit-il aux deux amies, qu'il trouva dans la cour.

Il demanda où était Monjoyeux.

— Monjoyeux court les bois, dit Béran-gère ; mais rassurez-vous, il sera là à l'heure du déjeuner.

Parisis entraîna les deux femmes dans le parc. Il fut si caressant avec Violette que Bé-rangère, sous prétexte de cueillir des fraises, alla droit au potager.

— Vous savez, leur cria-t-elle, que moi je ne me nourris pas d'idéal.

Violette, qui était triste avant l'arrivée d'Octave, avait repris sa figure des meilleurs jours. Elle s'appuyait des deux mains à son bras, pour le voir tout en marchant. On sentait qu'il était toute sa vie.

Monjoyeux reparut au premier coup de cloche.

On se mit à table gaiement, on mangea beaucoup. Violette, qui connaissait l'appé-tit de Monjoyeux, avait voulu que pour lui tout fut mis à sang et à feu. On ne but que des trois vins favoris de Parisis, le Château d'Yquem, le vin de Champagne et le Johan-nisberg.

— Ce pauvre petit château de Pernand, dit

Violette, je n'en ferai plus longtemps les honneurs.

— Encore deux jours, dit Octave, mais comme vous serez belle au château de Parisis!

— Qui sait! murmura Violette, avec un accent mélancolique.

Ce jour-là, on attendait presque tous les invités, mais ils ne devaient arriver à Parisis, que pour souper.

— Est-ce que vous viendrez souper, Violette? demanda Octave.

— Oh! non, dit-elle, je n'irai plus à Parisis, avant d'être la duchesse de Parisis. Jusque-là je n'ai plus que le temps de me recueillir et de prier Dieu. Mais Monjoyeux et Bérangère seront de la petite fête de ce soir.

— Non, non, dit Bérangère, nous ne quitterons pas la fiancée. On ne sait pas ce qui peut arriver. Si on allait nous l'enlever la veille des noces, il n'y aurait plus de cérémonie; or, nous ne sommes venus que pour cela.

Le soir les Parisiens arrivèrent, mais en très petit nombre. La Chanterie était en mal de Bourse et n'avait pu accompagner sa femme.

La chanoinesse était venue avec la comtesse de Montmartel, qui n'avait pas insisté pour que son mari l'accompagnât. Harken était venu, mais il n'avait pas amené sa femme, pour ne pas rappeler madame de Fontaneilles. Le prince Rio et le duc d'Ayguévives étaient là. Mais le marquis de Villeroy qui ne se consolait pas de la mort de sa femme, avait conduit ses amis à la gare sans prendre le courage de venir.

D'Aspremont, un des plus anciens amis de Parisis, avait à grand'peine décidé sa femme à venir avec lui.

Mais d'Aspremont et Colombe, ceux là qui devaient porter bonheur, selon l'expression de Violette, arrivaient en habits de deuil.

De qui Colombe portait-elle le deuil?

Il me faut bien encore interrompre mon récit pour vous conter les décadences de mademoiselle Phryné, sœur de Colombe.